

COMPTES RENDUS

ARCAND Bernard, 2019, *Les Cuivas. Une ethnographie où il sera question de hamacs et de gentillesse, de Namoun, Colombe et Pic, de manguiers, de capybaras et de yopo, d'eau sèche et de pêche à l'arc, de meurtres et de pétrole, de l'égalité entre les hommes et les femmes*. Montréal, Lux Éditeur, coll. « Mémoire des Amériques », 359 p., illustr., cartes, ann.

Bernard Arcand, professeur au Département d'anthropologie de l'Université Laval de 1976 à 2005, mort prématurément en 2009, nous présente l'œuvre qu'il a toujours rêvé d'écrire, mais qu'il n'est pas parvenu à terminer de son vivant et que son épouse (Ulla Hoff), ses amis et collègues ont reprise pour réaliser son rêve. Le texte est une merveille ethnographique au sujet des Cuivas, groupe autochtone des plaines du Casanaré et du Meta, en Colombie, qui l'ont séduit et ont gagné son cœur à jamais, après les deux ans partagés avec eux pour son travail de thèse doctorale présenté à l'Université de Cambridge (Arcand 1972).

Les Cuivas respecte la tradition de l'anthropologie sociale britannique, où le structuralisme-fonctionnalisme fusionne avec le structuralisme français des années 1970. Le texte a la rigueur d'un travail ethnographique détaillé et l'auteur y fait montre d'ironie, de sensibilité et d'un humour d'une grande délicatesse. Arcand explore la vie des Cuivas et nous amène à réfléchir sur les chasseurs-cueilleurs. Ce travail se situe à contre-courant des essentialismes construits à partir d'un stéréotype de type « primitif » brutal et avec une culture très « limitée ». L'anthropologue donne une version différente des Cuivas, fruit de son expérience de la quotidienneté d'un monde au régime alimentaire abondant et diversifié, et non d'un groupe exposé au péril imminent de la famine, comme beaucoup le croyaient.

Un des concepts centraux abordés dans ce livre est celui de « culture », qui réfère aux relations du groupe à l'environnement (relations symboliques) en particulier, à l'alimentation et à la grande variété de ressources dont il disposait et qu'il utilisait. L'auteur décrit et interprète les relations de parenté, l'organisation sociale, les mythes et les rites et il s'intéresse à la cuisine et aux principes qui la régissent. Il accorde aussi une attention particulière aux processus de changements culturels résultant de l'interaction entre les paysans et les colons.

Arcand livre ici des réflexions méthodologiques qui sont encore valides pour qui fait du travail ethnographique et de terrain. Il s'interroge sur la pertinence des techniques d'observation, la participation à la vie quotidienne des communautés et la responsabilité éthique envers elles ainsi que sur le besoin, dans certains cas, de les protéger. Par exemple, il se méfie du travail des missionnaires du Summer Institute of Linguistics, le désapprouve et le remet en question.

L'anthropologue québécois a protégé, par mesure de sécurité, les informations dont il disposait concernant les Cuivas afin que personne ne les utilise pour leur causer du tort, compte tenu de leur situation de vulnérabilité face aux missionnaires, aux colons, à l'État et aux guérilleros en quête de leur âme ou de leur territoire aux dépens de leur survie.

Les Cuivas, aujourd'hui, s'autodénoient *Wamonae* et connaissent une forte croissance démographique malgré la grande réduction que leur territoire a subie. Ils vivent dans une réserve autochtone (Caño Mochuelo) depuis 1986, dans un réseau complexe de relations interethniques pour éviter de perdre les territoires qu'ils ont réussi à conserver. À cela s'ajoute la détérioration de la diversité de leur environnement.

Les changements culturels que craignait Arcand sont une réalité : changement des coutumes et valeurs, violence domestique, grossesses précoces, promiscuité des femmes et des colons, prostitution infantine, maladies sexuellement transmises, affaiblissement du leadership et perte d'autonomie. Alors que le couple monogame était la norme, la situation a changé. Sans parler des groupes cuivas, près de la frontière avec le Venezuela, qui sont à la merci de groupes armés de l'ELN (Ejército de Liberación Nacional [Armée nationale de libération]).

Toutefois, à la surprise de plusieurs et sûrement à la joie d'Arcand, les Cuivas se refusent à abandonner totalement leur nomadisme traditionnel de chasseurs-cueilleurs, continuent de travailler en famille, préservent et transmettent oralement leurs savoirs sur les ressources naturelles et leurs usages, conservent leur calendrier écologique et appliquent leurs stratégies alimentaires traditionnelles. Ils continuent de croire en l'importance de mettre ce qu'ils ont en commun et poursuivent leur quête d'harmonie à travers l'équité, qui reste un principe organisateur de leur société. Les Cuivas connaissent leur langue : 90 % d'entre eux l'utilisent et les enfants l'apprennent à l'école. Ils refusent de produire des cultures illicites malgré la pression des groupes armés. Les Cuivas *Wamonae* luttent aujourd'hui pour leur survie, leur identité et leur territoire. Ce texte de Arcand, qui devra être traduit en espagnol et, espérons-le, en langue cuiva, permettra aux chercheurs d'être davantage informés au sujet de ce groupe autochtone et aux Cuivas eux-mêmes de mieux connaître leur histoire récente.

Référence

ARCAND B., 1972, *A Contribution to Cuiva Ethnography*. Thèse de doctorat, University of Cambridge.

Rosa Elizabeth Tabares Trujillo
Département d'anthropologie
Université du Cauca, Popayán, Colombie

SSORIN-CHAIKOV Nikolai, 2017, *Two Lenins: A Brief Anthropology of Time*.
Edinburgh, Hau Books et Chicago, University of Chicago Press, coll.
« The Malinowski Monographs », 256 p., illustr., bibliogr., index.

Two Lenins: A Brief Anthropology of Time est un livre de Nikolai Ssorin-Chaikov, professeur d'anthropologie à l'École des hautes études en sciences économiques de Saint-Petersbourg. L'auteur poursuit son travail sur l'État russe, entre son terrain sibérien (Ssorin-Chaikov 2003) et ses recherches sur le patrimoine soviétique. Cet ouvrage propose une réflexion anthropologique sur le temps, explorant les jeux de relation entre deux cadres temporels majeurs : la modernité socialiste, portée par le dirigeant soviétique Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, et le désordre postsocialiste, incarné par un second Lénine, un fermier de la forêt d'Evenki, en Sibérie orientale.

Two Lenins part d'un argument anthropologique aujourd'hui classique : la multiplicité du temps. L'auteur n'entend pas renouveler théoriquement cette conception du temps, qui est admis comme donnée composite du social plutôt que comme unité culturelle autonome. L'enquête a un objectif plus empirique : caractériser cette multiplicité. L'auteur explore la notion de « temps » à partir d'un matériau ethnographique singulier et complexe : une ferme collective en Sibérie contemporaine (chapitre 2), la visite d'un entrepreneur américain en URSS au début des années 1920 (chapitre 3) et un carnet de terrain (chapitre 4).

L'argument repose sur une approche relationnelle du temps compris dans une double dimension : la relation entre plusieurs temporalités et la temporalité comme relation en soi. L'auteur théorise deux modes principaux de relation entre différentes temporalités : le changement (Y évince X) et l'échange ($X = Y$ et $Y = X$). Le changement est une relation de rupture : une vérité temporelle se substitue à une autre et l'invalidé. Dans le cas des chasseurs de la forêt d'Evenki (chapitre 2), le désordre cyclique du temps postsocialiste remplace l'idée léniniste du temps linéaire du développement socialiste. L'échange, au contraire, est un mode de relation temporelle qui s'apparente au troc. Dans l'échange, aucune temporalité n'est définitivement évincée, mais déplacée. Dans le cas des relations entre Lénine et l'entrepreneur américain Armand Hammer (chapitre 3), qui troque des marchandises états-uniennes contre des marchandises soviétiques, un échange complexe s'opère entre les différentes temporalités du don, du marché et de l'État. Ssorin-Chaikov montre — et c'est là le point fort de l'analyse — qu'au sein de ces relations temporelles de changement et d'échange, chaque temporalité consiste en une série de temporalités intrinsèques. Le cadeau de Hammer à Lénine est ainsi composé d'une pluralité de temporalités : celle du don, mais aussi celle du crédit et de la valeur du marché américain. Cette multiplicité n'est pas appréhendée sur un mode concurrentiel, mais sous le prisme de la coexistence.

L'ouvrage propose par ailleurs une réflexion stimulante sur la temporalité de l'anthropologie contemporaine. Le carnet de terrain (chapitre 4) est compris comme un chronotope au sens de Mikhaïl Bakhtine. Il est composé d'une pluralité de relations entre le monde décrit et les mondes de l'auteur, du lecteur et des acteurs de ces descriptions. Ssorin-Chaikov nous montre que le carnet de terrain — objet qui, aux yeux des interlocuteurs, assure un statut officiel d'ethnologue — inscrit la présence du chercheur dans le temps étatique et induit une forme d'échange entre la temporalité de la recherche et la temporalité de l'État.

Two Lenins est un livre rare et ambitieux qui se démarque par son niveau élevé d'empirie : le temps est traité directement comme fait social, à un niveau micro d'analyse ethnographique. L'ouvrage se distingue par sa densité conceptuelle, au croisement de l'anthropologie économique et politique et de l'anthropologie de la mémoire. Le temps est exploré grâce au recours à d'autres notions anthropologiques — celles du « don », du « troc », de l'« État » ou encore de la « perte » —, qui sont abordées comme des mécanismes de temporalisation. En particulier, l'auteur revisite la conception maussienne du don en la confrontant à la définition marxienne de l'échange et à la philosophie hobbesienne de l'obligation (chapitre 5).

Ce livre offre de nouvelles perspectives pour qui s'intéresse à la mémoire collective. Il étudie avec finesse la dimension narrative de la mémoire, à travers l'exemple de bribes discursives. Ssorin-Chaikov analyse le mécanisme de l'abréviation (p. 34), référence au langage utilisé dans le récit des acteurs pour évoquer un événement du passé collectif. L'auteur montre que l'abréviation crée des effets temporels d'actualisation qui doivent s'analyser en termes de simultanéité plutôt que de rupture. Sortant du prisme continuité/discontinuité souvent utilisé dans les études du postcommunisme, l'auteur explique, par ailleurs, en quoi le recours à la notion de « don » est un idiome du discours sur la perte (p. 86).

Référence

SSORIN-CHAIKOV N., 2003, *The Social Life of the State in Subarctic Siberia*. Stanford, Stanford University Press.

Bénédicte Stoufflet
Département d'anthropologie
Université libre de Bruxelles, Bruxelles, Belgique

SIBONA Bruno (dir.), 2017, *Rituels en action*. Louvain-la-Neuve, EME Éditions, coll. « Esthétique Spiritualité », 350 p.

Rituels en action, sous la direction de Bruno Sibona, réunit les exposés présentés lors du colloque intitulé « Performing Rituals/Rituels en action » qui s'est tenu du 5 au 8 septembre 2012 à l'Université d'Aberystwyth au Pays de Galles. L'objectif de ces actes de colloque est de fournir une réflexion autour de la notion de « rituel » à travers dix-huit études en littérature, théâtre et anthropologie.

L'ouvrage est divisé en deux parties : « TRANSGRESSER (initiatique) » et « RELIER (anxiolytique) ». Chacune comprend neuf études en lien avec ces deux fonctions du rituel. La première section porte sur l'aspect initiatique du rituel. Elle commence par un texte de Claire Lozier sur la relation entre rites et littérature dans la pensée de Georges Bataille. S'ensuit le chapitre d'Anaïs Bonnier sur les contre-rituels scatologiques présents dans quatre œuvres littéraires ainsi qu'un troisième chapitre, de Bénédicte Maselli, sur le *Théâtre des orgies et des mystères* d'Hermann Nitsch. Cette partie se poursuit par une quatrième analyse (Alain

Romestaing) portant sur les rituels de mise à mort dans l'œuvre de Jean Giono. Vient ensuite un chapitre d'Agnès Rogliano Desideri sur la relation entre morts et vivants en Corse. Le sixième chapitre de cette partie est une étude de Claire Ghëerardyn sur un rituel en lien avec le pont Charles à Prague dans l'œuvre d'Angelo Ripellino. Le chapitre suivant (Aline Wiame) s'intéresse aux pratiques de la « psychiatrie institutionnelle » à la Clinique de la Borde. « TRANSGRESSER (initiatique) » se termine par une analyse des séquences rituelles dans l'œuvre de Samuel Beckett (Florence Godeau) ainsi que par une étude sur la question du genre en tant que rituel dans le milieu de la danse contemporaine (Hélène Marquié).

La seconde partie, « RELIER (anxiolytique) », concerne l'aspect anxiolytique du rituel. Le premier chapitre (Federica Maltese) est une analyse du film *Medea* (1969) de Pier Paolo Pasolini qui se concentre davantage sur la relation entre rituel et utopie. Une grande partie des chapitres suivants replace l'ouvrage dans un contexte anthropologique, tout d'abord avec un texte sur la création audiovisuelle autochtone au Brésil (Charles Bicalho), puis par un texte sur les rituels chamaniques liés à l'ayahuasca (Silvia Mesturini Cappello). La quatrième analyse porte sur la ritualité dans la littérature poétique et les arts martiaux contemporains (Matthieu Dubois). Cette seconde partie de *Rituels en action* se poursuit avec le chapitre de Nour Farra-Haddad sur les rituels divins dans une maison de visionnaires à Beyrouth ainsi que par deux études littéraires : la première porte sur les rituels dans l'œuvre « Sylvie » (1853) de Gérard de Nerval (Catherine Talley), la seconde s'intéresse aux rites amoureux dans *Belle du Seigneur* (1968) d'Albert Cohen (Alain Schaffner). Le huitième chapitre concerne la question des rituels de mémoire dans les musées d'histoire (Nathanaël Wadbled). Enfin, le chapitre de Myriam Watthee-Delmotte est une étude sur la place des rituels dans la relation entre deuil et littérature.

Rituels en action est un ouvrage intéressant dans la mesure où il prend l'initiative de regrouper littérature, dramaturgie et anthropologie autour d'un même sujet : le rituel. Le livre présente cependant quelques points faibles, premièrement sa limite sur le plan théorique : il s'agit là d'un ouvrage qui vise essentiellement à récapituler les divers exposés présentés lors d'un colloque. Le livre en tant que tel n'apporte pas de nouvelles théories sur la notion de « rituel ». Puisqu'il s'agit d'actes de colloque, il est difficile de formuler une critique générale, au cas par cas, pour tous les chapitres en ce qui concerne la qualité de la méthodologie, de leur structure et de l'écriture. La composition du livre peut être perçue par certains lecteurs comme étant « lourde » avec deux parties seulement, chacune comprenant neuf chapitres s'enchaînant sans transition, sans liens les uns avec les autres. D'autre part, l'ouvrage ne présente aucune conclusion. Même si certains chapitres, comme le cinquième ou le onzième, ont un potentiel anthropologique intéressant, ils peuvent paraître limités pour un lectorat universitaire spécialisé dans cette discipline. Le même problème peut se présenter pour les lecteurs versés en littérature et dramaturgie.

Pour conclure, il s'agit d'un ouvrage qui, au travers des nombreuses études qu'il présente, permet une meilleure compréhension de la notion de « rituel », que ce soit en anthropologie comme en littérature ou en théâtre. Toutefois, son approche multidisciplinaire limite le potentiel de ses objectifs aux yeux de certains lecteurs spécialisés dans l'une de ces trois disciplines.

Willem Roux-Cuvelier
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

FABRE Daniel et Christine LAURIÈRE (dir.), 2018, *Arnold Van Gennep. Du folklore à l'ethnographie*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », 374 p., illustr., bibliogr.

Le 16 octobre 1909, Arnold Van Gennep écrivait dans sa chronique du *Mercur de France* : « Je me place à l'égard des Savoyards comme s'ils étaient des sauvages et que leur pays fût situé au centre de l'Afrique » (Van Gennep 1909 : 692). Décrivant son terrain estival à Bonneville, en Haute-Savoie, Van Gennep introduisait alors une réflexion épistémologique novatrice dans le champ de l'ethnologie au tournant du XX^e siècle. Avec un universalisme méthodologique aux antipodes de la vision du monde de ses contemporains et une volonté de dépasser les limites instaurées par ce « grand partage » qui sépare le « eux » et le « nous » (Fabre et Laurière 2018 : 11), Van Gennep ne céda pas à la fascination « exotique » : il désacralisait et analysait sur le même plan les sociétés proches et lointaines.

Cet éclectisme fut la marque d'un folkloriste marginal en son temps et aujourd'hui considéré comme l'un des précurseurs de l'ethnologie moderne par Daniel Fabre et Christine Laurière dans *Arnold Van Gennep. Du folklore à l'ethnographie*. C'est au cours d'un colloque organisé dans le cadre du programme BÉROSE promouvant l'histoire des savoirs ethnographiques européens qu'a germé l'idée de cette biographie collective codirigée par Fabre et Laurière. Témoin de son époque, le célèbre auteur des *Rites de passage* contraste en effet avec les anthropologues de cabinet qui occupaient alors des postes prestigieux. À partir de ses œuvres classiques, des archives de ses chroniques incisives dans diverses revues, mais aussi des traces écrites laissées par ses nombreuses relations épistolaires, les treize contributeurs réunis ici, pour la plupart anthropologues, dessinent le paysage intellectuel complexe dans lequel « l'ermite de Bourg-la-Reine » (comme le surnommait Georges Henri Rivière) essayait de trouver sa place.

Éclairant le lecteur sur « les différents rapports de force — disciplinaires, théoriques, idéologiques, institutionnels, personnels — qui rendent raison de son parcours scientifique » (p. 8-9), les quatorze textes composant cette biographie livrent un portrait nuancé de Van Gennep, loin de l'image poussiéreuse de folkloriste qui lui était accolée. Quatre parties structurent l'ouvrage. Dans la première, intitulée « Interroger la pensée primitive », le lecteur découvrira les travaux souvent méconnus de Van Gennep sur le terrain mouvementé des « religions primitives ». Alors tourné vers l'Australie ou Madagascar, il acquiert rapidement une renommée internationale, mais des clivages intellectuels l'opposant aux durkheimiens auront raison de ses perspectives universitaires en France. La partie suivante, intitulée « Chronique de la vie d'un ethnographe », porte sur l'engagement de Van Gennep à faire reconnaître l'ethnologie comme discipline à part entière. Cette question devient le théâtre d'un affrontement épistémologique avec son « frère ennemi » (p. 11), Marcel Mauss. La concurrence et les critiques à l'égard de sa vision de l'ethnologie, façonnée par des séjours en Algérie, vont pleinement contribuer à son repli vers le folklore. C'est ce repli qui amorce la troisième partie, « Ethnologie, folklore, histoire », dans laquelle les auteurs font état des débats entourant la définition du folklore. Là encore, Van Gennep s'illustre et s'oppose à de nombreux homologues, défendant l'idée originale que le folklore est une « science biologique » dont l'objet, dynamique, se renouvelle perpétuellement. Enfin, la dernière partie,

intitulée « Des réseaux savants rivaux », clôture le livre et nous en apprend plus encore sur les rivalités qu'entretenait Van Gennep, un point nodal permettant de comprendre comment a évolué son parcours de scientifique.

Arnold Van Gennep. Du folklore à l'ethnographie révèle un homme fascinant et sous-estimé. La passion et la curiosité de Van Gennep pour des objets de recherche au charme parfois désuet ont laissé place à un universalisme méthodologique dont on peut encore admirer la précocité. L'objectif des auteurs — substituer à l'image du folkloriste reclus celle d'un homme dont les travaux retentirent sur l'ensemble de l'ethnologie française — est atteint, et on ne peut s'empêcher d'imaginer ce qui aurait pu arriver si Mauss n'avait pas été ce rival aussi acerbe que stimulant pour Van Gennep. Ce livre est une belle proposition qui touchera autant les étudiants en ethnologie que les chercheurs confirmés. Si, pour les premiers, cet ouvrage constitue une bonne entrée en matière pour comprendre certains des questionnements épistémologiques complexes qui tenaillèrent l'ethnologie au début du XX^e siècle, les seconds pourront quant à eux profiter de cette mise à jour essentielle que nous offrent Fabre et Laurière.

Référence

VAN GENNEP A., chronique du 16 octobre 1909, « Ethnographie – Folklore », *Mercur de France*, t. 81, n° 296 : 691-696.

Thomas Lecomte
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

PACHIRAT Timothy, 2017, *Among Wolves. Ethnography and the Immersive Study of Power*. New York, Routledge, 174 p., index, bibliogr.

Avec *Among Wolves. Ethnography and the Immersive Study of Power*, Timothy Pachirat propose un manuel d'initiation à l'ethnographie à la forme parfaitement originale, celle d'un texte dramatique dont l'intrigue met en scène le « procès » d'Alice Goffman et de son livre controversé *On the Run. Fugitive Life in an American City* (2014). Cette fiction empreinte d'humour permet de mettre en relation une galerie de personnages, de réels ethnographes dont les répliques sont tirées de leurs écrits ou imaginées à partir de ces derniers. Foisonnant d'histoires et de perspectives parfois opposées, ce livre est loin du *vade-mecum* mais il ouvre une porte d'entrée ludique vers les questionnements politiques et éthiques suscités par cette approche.

Au début, la pièce expose la découverte d'une potion qui permettrait d'être invisible sur le terrain par un docteur dénommé ironiquement « Popper Will Falsified » en référence au philosophe Karl Popper. La Field Invisibility Potion (FIP) aurait un caractère révolutionnaire, car elle permettrait enfin d'affranchir l'enquête des rapports de pouvoir et de la subjectivité...

À travers un débat radiophonique mené au lendemain de la découverte, Pachirat entreprend de schématiser les différences entre des méthodologies positivistes et interprétatives qui proposeraient des modèles opposés de relationalité et de positionalité sur le terrain.

Au début de l'acte 4, on retrouve l'ensemble des ethnographes chevronnés réunis par le procès pour une discussion sur les rapports entre pouvoir et ethnographie en attendant l'arrivée du mystérieux procureur. Ce débat reprend en grande partie des éléments issus de la controverse initiée par la publication de l'article « *Scrutinizing the Street: Poverty, Morality, and the Pitfalls of Urban Ethnography* » (2002) de Loïc Wacquant. La distinction introduite par Clifford Geertz (1973), dans son essai classique sur la « description dense », entre le locus et l'objet de la recherche sert de base au débat entre une *grounded theory* focalisée sur la production de descriptions empiriques localisées et une approche plutôt formulée en termes de construction orientée sur la théorie des objets de recherche. La relation entre la description empirique et la théorisation y est également interrogée à partir de la notion de « scalabilité » qui permet de problématiser ce qui a pu être critiqué comme un positivisme extractiviste ou policier en ce qui concerne certaines enquêtes (de l'anthropologie coloniale à la sociologie urbaine américaine), qui contredirait le principe méthodologique de la sérendipité, mais également le principe éthique du souci des conséquences. L'ethnographie du pouvoir ne saurait donc être autrement qu'immersive et ne saurait se conduire autrement que parmi les loups...

L'acte 5 est le plus didactique, alors que Pachirat joue, auprès de ses collègues, à reprendre le cours sur la « praxis de l'ethnographie » qu'il donne à des étudiants du premier cycle. Il y propose une « histoire naturelle » du processus d'enquête, de la formulation de la question de recherche jusqu'aux difficultés de « sortir du terrain », en puisant dans une foule d'histoires issues d'ethnographies classiques ou de ses propres expériences. Cette présentation insiste sur les coulisses intimes de l'enquête et sur les idées d'« improvisation », d'« ambiguïté » et d'« ouverture » que la mise en écriture devrait s'employer à restituer, et non pas à gommer en surjouant une maîtrise factice.

Le début de l'acte 6 coïncide avec l'arrivée du procureur pour le début du procès de Goffman. Ce ressort dramatique correspond à l'exercice de pensée du « procès ethnographique » que Mitchell Duneier proposait dans l'article « *How Not to Lie With Ethnography* » (2011) afin de cadrer le travail d'interprétation et de restitution des résultats. Après la plaidoirie du procureur qui reprend les accusations formulées au moment de la controverse, les juges remarquent quelques erreurs ou maladresses qui devraient mettre en garde les ethnographes, mais cherchent surtout à défendre l'approche ethnographique face aux critiques récurrentes de non-représentativité ou d'empirisme naïf qui lui sont adressées ou relativement à la perception que l'engagement et la loyauté envers les acteurs ne sauraient produire autre chose qu'un regard subjectif.

Ce récit pourrait très bien amorcer une discussion en classe ou dans un séminaire à propos des enjeux éthiques et politiques suscités par l'ethnographie. Il constitue par ailleurs une illustration des possibilités offertes par des formes narratives non conventionnelles pour éveiller l'intérêt des lecteurs, et une invitation à prendre part à des discussions sérieuses avec humour...

Références

DUNEIER M., 2011, « *How Not to Lie With Ethnography* », *Sociological Methodology*, 41, 1 : 1-11.

- GEERTZ C., 1973, « Thick Description: Toward an Interpretive Theory of Culture », in *The Interpretation of Cultures*. New York, Basic Books.
- GOFFMAN A., 2014, *On the Run. Fugitive Life in an American City*. Chicago, University of Chicago Press.
- WACQUANT L., 2002, « Scrutinizing the Street: Poverty, Morality, and the Pitfalls of Urban Ethnography », *American Journal of Sociology*, 107, 6 : 1468-1532.

Pierre-Luc Beauchesne
Département de sociologie et PLURADICAL
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

GARCÍA-ACOSTA Virginia et Alain MUSSET (dir.), 2017, *Les catastrophes et l'interdisciplinarité. Dialogues, regards croisés, pratiques*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, coll. « Investigations d'anthropologie prospective », 228 p., bibliogr.

Cet ouvrage collectif dirigé par Virginia García-Acosta et Alain Musset fait le point sur la nécessité d'étudier les risques et les catastrophes dans une perspective interdisciplinaire. Élaboré à la suite d'un séminaire spécialisé tenu à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) de Paris et regroupant des scientifiques issus de pays et de disciplines (histoire, géographie, anthropologie, science politique, sociologie, environnement et économie) variés, *Les catastrophes et l'interdisciplinarité. Dialogues, regards croisés, pratiques* présente des études de cas et des réflexions à propos d'enjeux théoriques et méthodologiques propres aux échanges interdisciplinaires. À l'instar de l'anthropologue américain Anthony Oliver-Smith, les auteurs reconnaissent que les catastrophes sont des processus socialement construits qui demandent une analyse spatiotemporelle large, et ce constat appelle à la convergence des différentes disciplines des sciences humaines et sociales (Oliver-Smith 2002). En ce sens, les auteurs de ce recueil souhaitent démontrer que l'étanchéité des frontières universitaires ne devrait pas faire obstacle à l'étude systémique des risques et des catastrophes.

Les douze contributeurs qui se sont prêtés au jeu de l'interdisciplinarité dans le cadre de cet ouvrage, soit en s'appropriant une théorie ou une méthode provenant d'une autre discipline que la leur, soit en instaurant un dialogue avec un autre chercheur pratiquant une discipline différente, ne prétendent pas offrir une méthode infaillible aux chercheurs tentés par cette expérience. L'objectif de la démonstration est plutôt de présenter des exemples, car, comme le soulignent García-Acosta (anthropologue et historienne) et Musset (géographe) dans l'introduction, « [p]our construire l'interdisciplinarité, il n'y a pas de théorie, pas de méthode, pas de recette. Il n'y a que des pratiques » (p. 17).

La première section offre pourtant la déconstruction de concepts largement utilisés dans l'étude des catastrophes et de leur gestion, ce qui permet une mise au point éclairante et nécessaire pour tendre vers l'interdisciplinarité. Intitulée « Critique des notions et des outils », cette première partie s'avère indispensable pour apprécier la complexité des enjeux de la recherche interdisciplinaire. Patrick Pigeon met la table en exposant les limites de six modèles conceptuels reconnus concernant les risques de désastres, et suggère que les approches segmentées de ces modèles contribuent à expliquer les écueils actuellement rencontrés dans les politiques de prévention, qui demeurent majoritairement « aléa-centrées » (p. 22). Béatrice Quenault poursuit cet exercice critique en s'attaquant à la notion de « résilience », « concept "nébuleux" et "protéiforme" » (p. 46) à l'usage pluriel dans l'étude des catastrophes qui est employé sous différentes perspectives. En décortiquant les définitions de la résilience, Quenault nous met en garde contre son actuelle instrumentalisation politique qui tend vers l'individualisation du social et une déresponsabilisation étatique face aux risques. Danièle Dehouve conclut cette section en s'intéressant à l'obligation de chiffrer le risque pour sa gestion et à ses dérivés qui conduisent parfois à sa « quantification imaginaire » (p. 71) en raison de l'absence de données mesurables ou de l'utilisation de données inventées, rétrospectives ou prospectives. L'ironie avec laquelle Dehouve s'interroge sur l'objectivité des chiffres utilisés dans certaines études démontre de manière incisive la légèreté que peuvent avoir les raisonnements qui sous-tendent le déploiement d'actions concrètes.

Malgré cette première section consistante et stimulante, la deuxième partie de l'ouvrage s'en détache en empruntant une autre voie. Voulant souligner l'émergence de l'« *emotional turn* » (p. 15) en sciences sociales, cette section intitulée « La catastrophe entre récit et ressenti » présente trois études de cas qui articulent faiblement les enjeux de l'interdisciplinarité. Offertes par trois anthropologues, dont Gaëlle Clavandier, les contributions composant cette partie de l'ouvrage sont incontestablement riches pour l'étude des risques et des catastrophes, mais le lecteur doit présupposer que les auteurs ont réfléchi à l'interdisciplinarité et l'ont expérimentée. Le manque d'illustration en ce sens tend à démontrer que l'approche anthropologique est intrinsèquement pluridisciplinaire et se suffit à elle-même, ce qui peut paraître contre-productif à l'égard de l'objectif poursuivi par ce livre.

Les gains de l'interdisciplinarité ne se révèlent pleinement que dans la troisième et dernière section : « L'interdisciplinarité à l'épreuve du terrain ». L'apport de Manuela Fernández (politologue-géographe) et Battista Matasci (géologue) est particulièrement digne de mention. Les deux auteurs détaillent leur expérience concrète de l'interdisciplinarité en exposant la confrontation de leurs méthodes et le croisement de leurs données respectives sur le terrain dans le cadre d'un mandat au Guatemala à la suite de glissements de terrain. Cette expérimentation des avantages, enjeux et défis démontre parfaitement « qu'aucune discipline ne peut avoir le monopole sur la construction des solutions » (p. 172).

Les catastrophes et l'interdisciplinarité réussit dans une certaine mesure le pari de traiter du risque et des catastrophes dans une perspective interdisciplinaire. Chaque chapitre propose une analyse plurielle de la catastrophe et de sa gestion, ce qui permet de décloisonner les champs disciplinaires respectifs des auteurs. Toutefois, l'articulation explicite de l'opérationnalisation de l'interdisciplinarité aurait pu être davantage développée dans certains cas, particulièrement dans la deuxième partie. Malgré cette limite, cet ouvrage demeure important pour valoriser l'incontournable approche multidisciplinaire dans la prévention et la gestion des catastrophes, et il plaira particulièrement aux anthropologues qui travaillent en Amérique latine, cadre de la grande majorité des exemples.

Référence

OLIVER-SMITH A., 2002, « Theorizing Disasters » : 23-48, in S. M. Hoffman et A. Oliver-Smith (dir.), *Catastrophe & Culture. The Anthropology of Disaster*. Santa Fe, School of American Research Press.

*Emmanuelle Bouchard-Bastien
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada*

MÜLLER Bernard, Caterina PASQUALINO et Arnd SCHNEIDER (dir.), 2017, *Le terrain comme mise en scène*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Nouvelles écritures de l'anthropologie », 188 p.

Le terrain comme mise en scène est un ouvrage collectif issu du colloque « Performance, art et anthropologie » tenu au Musée du Quai Branly les 11 et 12 mars 2009). Il se situe dans la lignée des questionnements épistémologiques soulevés par l'anthropologie postmoderne et réflexive américaine, à partir, notamment, de *Writing Culture* (Clifford et Marcus 1986). L'ouvrage récuse clairement la distanciation du sujet par rapport à son objet de recherche, imposée par un paradigme scientifique persistant en sciences humaines. Il propose une réflexion essentielle sur les possibilités offertes par la transmédiabilité en ethnographie. La force de ce livre réside également dans la variété des horizons culturels, linguistiques et disciplinaires des contributeurs. À travers les douze chapitres du volume, ces derniers restituent une pluralité d'expériences empiriques qui alimentent des questionnements méthodologiques stimulants.

Les auteurs défendent une ethnographie sensible et participative (plus inclusive et collective que l'observation participante théorisée par Bronislaw Malinowski) dans une perspective dialogique. En effet, ils proposent de voir le terrain comme un lieu d'expérimentation et un « espace de production de sens » (p. 7), mais aussi comme un espace de communication et de co-construction des connaissances grâce à l'interrelation développée entre toutes les parties prenantes. Ils assument leur conception d'un terrain comme « utopie collective ou partage d'affinités poétiques » (*ibid.*).

Nourris intellectuellement par les *performance studies* de Richard Schechner et Victor Turner, Bernard Müller, Caterina Pasqualino et Arnd Schneider précisent dès l'introduction qu'ils entendent remédier à l'impensé de la performance en sciences sociales dans l'ouvrage qu'ils codirigent. Ils choisissent de faire état d'un *artistic turn* (tournant artistique) des recherches ethnographiques. Ils proposent à l'anthropologue d'assumer l'impact de sa présence sur le terrain et de se transformer délibérément en ethnodramaturge pour faire advenir des connaissances sensibles et objectives, individuelles et collectives, dans des mises en scène originales. Ce projet est repris par les autres auteurs, qui témoignent d'un ardent désir de renouvellement des potentialités heuristiques liées à la pratique du terrain et qui font le pari d'une dialectique fructueuse entre art et anthropologie.

Pasqualino témoigne, à l'aide de caméras, d'un acte de résistance collectif en Andalousie. Grâce à un dispositif performatif nécessitant la participation active de tous les protagonistes « réunis dans une communauté d'affects » (p. 19), elle démontre qu'un travail de terrain qui ose la mise en scène fictionnelle et qui assume la présence de « repères factuels et imaginaires » (p. 33) renseigne le réel en profondeur, jusqu'à saisir l'essence même de faits sociaux, culturels et politiques. Schneider, par le biais de recherches anthropologiques menées avec des artistes en Argentine, reconnaît aussi les vertus de la compréhension mutuelle en les désignant comme des voies d'accès au réel rendues possibles par ce type de collaboration. Müller et Morad Montazami, l'un s'appuyant sur ses propres procédés dramaturgiques au Togo et l'autre, sur des œuvres filmiques originales, défendent quant à eux une ethnographie expérimentale afin de faire jaillir la « poïétique de l'anthropologie » (p. 82) et de repérer de nouvelles conditions d'énonciation et de coécriture (p. 125). Éric Chauvier, pour sa part, brandit l'arme de la créativité en réaction au positivisme qu'il qualifie de « mortifère » pour l'anthropologie. Il entend réhabiliter le potentiel créatif de l'incertitude et de l'aspect mouvant des objets et des méthodes de recherche. Il défend précisément les effets heuristiques d'une attitude créatrice qui met en scène « la dissonance de l'enquête » (p. 147) afin d'étudier les « angles morts épistémologiques » (p. 143) de l'anthropologie de l'ordinaire qu'il pratique.

Les auteurs sont conscients de s'exposer à la critique avec la part d'improvisation méthodologique que recouvre leur manière singulière d'aborder la recherche. En effet, ils dévoilent toutes les incertitudes et la sérendipité liées aux aventures artistiques sur leur terrain en confiant les secrets de fabrication de ces expériences novatrices. Le lecteur pourra ainsi se demander si les protagonistes de cet ouvrage collectif sont en train de modéliser l'avenir d'une discipline ou de l'affaiblir par l'absence de rigueur dans la description ethnographique. Dès le départ, les codirecteurs de cet ouvrage énoncent leur intention d'être constructifs et de « susciter un débat libre de cloisonnements disciplinaires » (p. 8) et nous pouvons affirmer que, au fil des pages, leur livre remplit pleinement ce mandat.

Le terrain comme mise en scène revisite les questions de méthodes de manière passionnante, dans un langage clair et accessible. Nous sommes en présence d'un ouvrage qui vise à outiller la communauté de chercheurs, d'étudiants et d'artistes souhaitant mener des expériences méthodologiques novatrices. Manifeste ou livre, du moins, programmatique, il contribue à ouvrir l'horizon des possibles tant pour une anthropologie contemporaine décomplexée que pour le futur des sciences sociales en général.

Références

- CLIFFORD J. et G. E. MARCUS, 1986, *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography: A School of American Research Advanced Seminar*. Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press.
- PASQUALINO C. et A. SCHNEIDER (dir.), 2009, « Performance, art et anthropologie ». Colloque organisé au Musée du Quai Branly, Paris, 11 et 12 mars 2009.

Sandrine Lambert
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

PIETTE Albert, 2017, *Le volume humain. Esquisse d'une science de l'homme*. Lormont, Le Bord de l'eau, 322 p., illustr., bibliogr.

Cet ouvrage de l'anthropologue Albert Piette constitue le fruit d'une expérimentation filmique inspirée d'un tournage de cinéma, soit un plan centré sur un individu en continu, sans unité de lieu, pendant douze heures. L'auteur retourne en quelque sorte sur elle-même son idée de « *shadowing* » ou de « phénoménographie de l'Autre » développée dans *Fondements à une anthropologie des hommes* (2011). Dans sa préface de l'ouvrage, l'artiste Catherine Beaugrand — qui a filmé cette proposition à deux caméras avec le vidéaste Samuel Dématraz — signale que le projet l'a amenée à repenser ce qu'elle présupposait depuis le champ de l'art. Piette cherche pour sa part à repenser les fondements de l'anthropologie. L'entreprise débute avec un pré-texte de 120 images arrêtées, extraites du document filmique, focalisées sur le haut de son corps, vu de face, sélectionnées pour représenter des « moments importants » (par exemple le petit-déjeuner ou un trajet en voiture). Le préambule pose l'argument, soit que l'objet de l'anthropologie devrait être l'homme comme unité à part entière, en l'occurrence un être séparé, placé à l'avant-plan.

La partie I, le cœur du livre, décrit les instants filmés le 19 janvier 2016, de la miette de pain essuyée sur la joue de la main gauche à une discussion autour de Bourdieu, la journée choisie comportant une période de cinq heures de cours donnés par l'auteur. La partie II analyse les gestes à partir des images arrêtées, les numérotant et les classifiant, par exemple en exoaction, action *versus* présence, geste, reste, moins, conséquence, style, continuité (p. 226), culminant en une synthèse de principes pour la science de l'homme, voire en un « principe de volumité », de présences, d'intensités, de légèreté du social (p. 273-274). Le postambule (partie III) revient sur l'image de l'anthropologie prônée, préférant Aristote comme père fondateur à Hérodote, et emprunte aux *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke pour conseiller au jeune anthropologue de « penser le regard artistique comme fondement, comme "base" de l'anthropologie, avant que le chercheur sollicite des méthodes, des concepts et des théories inhérents à une discipline scientifique » (p. 287).

L'auteur se positionne pour sa part contre une anthropologie sociale et culturelle qui, d'après sa lecture, soit manque à la spécificité des humains en s'intéressant à ce qui se passe lors de sa rencontre avec un autre humain ou avec le non-humain (p. 282), soit s'enferme dans le « eux-nous », par exemple en isolant les Autochtones en leur opposant l'Occident, et générant ainsi une forme de néoculturalisme (p. 234). Réfutant donc l'anthropologie actuelle située en ces deux extrêmes — voire toutes les sciences sociales —, qui, selon lui, fragmente ou dissout le volume humain pour y voir un lieu de passage du social ou du culturel, il veut recentrer cette science sur les modes de présence dans une anthropologie des existants. Il évoque, entre autres, Simone Weil, qui s'était intéressée à la manière dont s'enchaînent une minute et la suivante, pour proposer une anthropologie devant ultimement observer une personne incessamment, depuis la naissance en temps réel. Plusieurs contradictions, voire impossibilités, émergent dans le dessein de ce qu'il appelle une science mineure devant porter une plus grande attention aux détails. L'un des problèmes de l'argument, nonobstant la dimension invasive (obsessive ?) liée au fait de noter tous les instants, et la question de faisabilité qu'elle soulève, est le cadrage fixe présentant un torse et un visage vus de face, dispensant paradoxalement des « restes » du corps, et peut-être justement du « volume ». On peut encore douter de la prétention de « jouer à ne pas être filmé », comme si évacuer les présences qui filment était possible et utile pour mieux comprendre un existant et ses

modes de présence. Autre paradoxe, la table rase que propose Piette pour faire place à une anthropologie qui se met devant l'humain, comme on se met devant une molécule, provient donc du « dehors », contrairement au conseil donné au jeune anthropologue. L'auteur nous amène ultimement vers une anthropologie neuroscientifique s'intéressant à un allumage des neurones générant des vitesses et des intensités devant permettre d'obtenir la forme du mouvement. L'analyse de la fragmentation infinie d'images arrêtées offre pourtant difficilement le moyen de faire sens de la composition du mouvement. La forme d'écriture est similairement saccadée, coupant tout flot de lecture qui aurait pu amener en présence l'existence. Enfin, transformer l'homme en objet risque de diminuer sa capacité d'exister, tel que l'atteste l'ouvrage. L'argument ne convainc donc pas entièrement, bien qu'il puisse ajouter un angle d'approche en anthropologie.

Référence

PIETTE A., 2011, *Fondements à une anthropologie des hommes*. Paris, Éditions Hermann.

Julie Laplante
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

ADELL Nicolas et Jérôme LAMY (dir.), 2016, *Ce que la science fait à la vie*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Orientations et méthodes », 416 p., bibliogr.

Ce que la science fait à la vie, ouvrage collectif publié par les Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), reprend dix-sept contributions issues du colloque « Les vies savantes : formes et récits d'un style ». Ce colloque tenu en 2012 au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse explorait les liens multiples pouvant exister entre la vie professionnelle et privée, entre l'œuvre scientifique et les récits (auto)biographiques du chercheur posant un regard récapitulatif sur son propre parcours, dans une publication ou des écrits privés (correspondance, etc.). D'après Nicolas Adell et Jérôme Lamy, le récit de soi, tout comme la mise en scène de sa propre personne, peut devenir révélateur et mériterait d'être étudié rigoureusement. Ils écrivent :

Les manières de se dire et de se mettre en scène — en tant que savant — témoignent de cosmologies personnelles enchâssant la pratique scientifique dans la trame d'une existence qui la déborde et la modèle tout à la fois. La narration vient ici déplier une trajectoire, articuler des événements, des lieux, des personnes, des valeurs ; les torsions sont parfois gommées [...] (p. 13).

Le point de départ de cette réflexion nous renvoie au cœur de la philosophie sartrienne : « Tout le problème de la vie savante, ou la formulation de la vie savante comme problème anthropologique, tient en quelque sorte dans la formulation de Sartre : quels rapports la vie

et l'œuvre entretiennent-elles ? » (p. 41). Les ramifications possibles sont infinies et peuvent inclure « l'égo-histoire » propre à certains historiens (selon la démonstration de Pierre Nora, que cite Adell [p. 35]).

Parmi les contributions les plus inspirées, retenons celle d'Anne Collinot (« Raconter ou comprendre la vie savante ? ») qui prolonge les travaux de Mott T. Greene sur « l'écriture biographique d'une vie exceptionnelle », à partir d'exemples aussi différents que le prix Nobel Paul Nurse ou encore le théoricien de l'évolution Richard Dawkins (p. 81). Ces deux chercheurs jouissant d'une notoriété enviable sont souvent sollicités pour raconter leurs parcours (auto)biographique et scientifique. Dans ce qui pourrait (devrait) devenir l'embryon d'un livre très original, Collinot analyse comment ces récits biographiques sont construits, notamment dans l'émission radiophonique *The Life Scientific* (produite par la BBC) qui scrute sous forme d'(auto)portraits des chercheurs observés au quotidien (p. 88). Dépassant « les masques de l'anecdote » (p. 85), tout ce chapitre constitue une excellente synthèse de la réflexion sur l'écriture scientifique, sur « la science en train de se faire », et sur la réflexivité du chercheur au moment de se raconter rétrospectivement.

Dans la partie centrale de l'ouvrage, on appréciera la contribution admirablement maîtrisée d'Arnaud Saint-Martin à partir d'un exposé autobiographique méconnu (« *Haskins Lecture* ») de Robert K. Merton (1910-2003), présenté lors d'une conférence, en 1994 (p. 202). Le texte initial semble avoir été versé dans les archives personnelles de Merton (1993). Pour ce chapitre, Saint-Martin a probablement eu un accès privilégié à une partie des archives de Merton puisqu'il mentionne les relations de celui-ci avec des présidents américains, faisant par exemple référence à une lettre de Lyndon B. Johnson datée de 1964 et à une Médaille nationale de la science, reçue du président Bill Clinton (p. 209). Pour Saint-Martin, « ce récit court participe de l'élaboration d'une *persona* savante » (p. 202). On voit bien que Merton adopte — parfois complaisamment — une perspective autoréflexive en dressant un bilan de ses contributions scientifiques, de ses projets inachevés et de sa place de pionnier de la sociologie des sciences (p. 228). C'est ce chapitre de Saint-Martin qui illustre le plus éloquemment le propos général de cet ouvrage collectif.

Le chapitre de Jean-François Bert, excellentement documenté et intitulé « Mauss, un (in)disciple de Durkheim », étudie la filiation de Marcel Mauss (1872-1950) et de son oncle Émile Durkheim (1858-1917) en soutenant qu'après 1917 l'auteur de *l'Essai sur le don* aurait pris ses distances en raison de la complexité du social et de la nécessité de clarifier des concepts comme l'« anomie » : « À la grande irritation de mon oncle, je le trouvais [le concept d'« anomie »] trop philosophique, trop juridique, trop moraliste, insuffisamment concert » (p. 311). Pour Bert, Mauss serait « à la fois l'héritier principal et l'élève qui a dépassé le maître » (p. 308). Il conclut que « l'indiscipline de Mauss [...] lui a permis d'opérer avec, et peut-être surtout entre, plusieurs domaines de savoir dont il a fini par devenir un spécialiste » (p. 318).

Ce que la science fait à la vie intéressera les chercheurs et les étudiants en histoire de l'anthropologie et de la sociologie et ceux travaillant sur les récits de vie et la mise en récit de soi dans le domaine des sciences sociales et humaines. En revanche, les contributions ne touchent pas vraiment à l'anthropologie des sciences ni à l'épistémologie sociale.

Référence

MERTON R. K., 1993, « Notes for the Haskins Lecture », 9302.25, Box 431, Merton papers, Rare Book & Manuscript Library, Columbia University.

Yves Laberge
Département d'études anciennes et de sciences des religions
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

BARRERA-GONZÁLEZ Andrés, Monica HEINTZ et Anna HOROLETS (dir.), 2017, *European Anthropologies*. New York et Oxford, Berghahn Books, coll. « Anthropology of Europe », 288 p., illustr., tabl., bibliogr., index.

Les anthropologues Andrés Barrera-González, Monica Heintz et Anna Horolets dirigent cet ouvrage collectif où les auteurs tentent de comprendre comment l'anthropologie est pratiquée en Europe depuis les derniers siècles. Quelle est la façon d'étudier l'Autre chez soi ? C'est l'une des principales questions que les directeurs de la publication et leurs collaborateurs tentent d'éclairer dans *European Anthropologies*. Les codirecteurs considèrent que, comme c'est le cas pour l'anthropologie en général, l'anthropologie pratiquée en Europe sur l'Europe peut être divisée en deux écoles de pensée ayant été établies par George Stocking Jr dans les années 1980 : celle servant à édifier une nation (*nation-building*) et celle servant à bâtir un empire (*empire-building*). Ces deux termes ne sont pas vraiment définis par Barrera-González, Heintz et Horolets, mais ils semblent faire référence à la création d'un sentiment nationaliste, d'une part, et à l'effort d'unification d'un Empire sous une même culture, de l'autre. Dans cet ouvrage, les codirecteurs espèrent également redonner leur importance aux plus petits courants de recherche européens, souvent éclipsés par les courants anthropologiques de l'Ouest, principalement britanniques, américains et français.

Ce livre composé de onze chapitres se présente comme la juxtaposition de petites et grandes traditions d'anthropologie sociale afin de mieux les comparer. Chaque chapitre devient une étude de cas concernant soit des traditions plus connues et influentes, comme dans les chapitres sur la France (Sophie Chevalier) et sur l'Allemagne (John R. Eidson), soit des traditions plus locales, comme dans les chapitres sur la Russie (Sergey Sokolovskiy) et la Croatie (Jasna Čapo et Valentina Gulin Zrinć). Les auteurs n'expliquent que rarement les démarches qui les ont amenés à écrire leur texte ; toutefois, le lecteur peut facilement comprendre qu'ils font pour la plupart une revue historique de la pratique anthropologique dans leurs milieux respectifs, le plus souvent à partir de revues de littérature. Certains se basent également sur des témoignages de chercheurs, voire sur leurs propres expériences, comme c'est le cas dans le chapitre autobiographique de la chercheuse slovaque Alexandra Bitušíková.

L'un des constats qu'il est rapidement possible de faire est la corrélation visiblement assez forte entre l'isolement politique de certaines nations, notamment à l'époque de l'URSS, et la création de traditions de recherche uniques et, elles aussi, isolées. Il s'agit d'une situation bien décrite par Sokolovskiy qui dresse un portrait très parlant d'une anthropologie russe basée sur la solidification d'idéologies politiques et qui se voit dépourvue de balises maintenant que ces besoins idéologiques ne sont plus à remplir. L'anthropologie — et surtout l'ethnologie — russe s'est développée en parallèle avec différents courants occidentaux, pigeant dans leurs idées à l'occasion mais créant surtout une façon de faire et de classer la recherche difficilement réconciliable avec les courants de l'Ouest moderne. Sokolovskiy souligne le fait qu'aujourd'hui, si l'anthropologie russe inclut une large sélection de domaines d'étude, les chercheurs sont souvent très spécialisés et n'écrivent que pour un nombre très restreint de pairs pratiquant dans le même domaine.

Une autre particularité de la recherche anthropologique effectuée dans sa propre nation est la fonction identitaire qu'elle peut assumer par la distinction « nous *versus* les Autres ». Ce cas de figure est particulièrement observable chez les nations ayant été opprimées. C'est notamment le cas en Lituanie (chap. 7) : Vytyis Ciubrinskas nous décrit ainsi la rivalité entre l'ethnologie nationale, qui vise à établir un portrait des valeurs et de l'identité nationale, et l'anthropologie socioculturelle moderne venue de l'Ouest.

Finalement, cet ouvrage collectif nous permet également de voir les inquiétudes des chercheurs se rattachant à des courants dominants face à la mondialisation. Cette crainte est explorée, entre autres, dans le chapitre portant sur la France où Chevalier constate que de nombreux chercheurs s'inquiètent de la disparition de l'anthropologie française du fait de la perte de dominance de l'Occident sur le monde et de la diminution de la place des universités dans la transmission du savoir. Toutefois, l'auteure se fait rassurante : loin de mourir, l'anthropologie fait plus que jamais preuve d'innovation et d'adaptabilité face à cette ouverture sur le monde.

Si l'accessibilité de chaque contribution dépend des auteurs, aucun des textes ne laissera de lecteurs totalement confus, pour peu qu'ils possèdent quelques notions de sciences sociales. Cet ouvrage collectif intéressera principalement les ethnologues, les autres domaines de l'anthropologie n'y étant que très peu mentionnés. Malgré tout, il saura être apprécié par quiconque s'interrogeant sur la pratique anthropologique en Europe, l'histoire et la situation actuelle de différents courants de pensée plus ou moins connus de cette région du monde et désirant, peut-être, explorer des méthodes anthropologiques moins répandues.

Référence

STOCKING G. W. Jr (dir.), 1984, *Functionalism Historicized: Essay on British Social Anthropology*. Madison, University of Wisconsin Press.

Amélie Montpetit
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada